

LES PLATES-TOMBES DE NARBONNE GRAVÉES AVEC EFFIGIE DU DÉFUNT

par Lisa BARBER*

Introduction¹

Dans la cathédrale de Narbonne et dans les musées de la ville sont conservées plusieurs dalles gravées à l'effigie de défunts qui n'ont pas encore été bien étudiées, et dont l'étude pose en effet des problèmes.

La plus ancienne date peut-être du milieu du XIII^e siècle, la plus récente du XVI^e siècle, et chaque dalle est différente. Ailleurs, dans la région de Toulouse pour le début du XIV^e siècle par exemple, ou à Auch au début du XVI^e, on trouve des dalles tellement semblables que l'on doit supposer l'existence d'un atelier à cette époque. À Narbonne, si ateliers il y avait, n'a survécu qu'un exemplaire de leur style à chaque époque, sauf pour deux dalles de la cathédrale qui montrent quelques ressemblances, et deux provenant des Jacobins qui ont utilisé les mêmes techniques mais dont le style est très différent. Il reste bien sûr la possibilité que les dalles aient été taillées et gravées ailleurs, mais jusqu'ici nous n'avons pas identifié des ressemblances frappantes avec d'autres dalles subsistant dans le Midi de la France. Des ressemblances stylistiques existent pourtant, qui permettent une datation approximative pour les dalles dont l'inscription ne fournit pas de date exacte, mais il faut de nouveau regretter que les correspondants et dessinateurs de Roger de Gaignières n'aient pas examiné les dalles du Midi avec autant de soin que celles du Nord et de l'Est de la France. Cinq tombeaux magnifiques de la cathédrale de Narbonne sont décrits et dessinés, ceux des archevêques Guillaume de Broue, Pierre de Montbrun, Bernard de Fargues, Pierre de la Jugie et Guillaume Briçonnet², mais pas une seule plate-tombe. Pourtant, à l'époque de Gaignières, le sol de la cathédrale devait être largement pavé de dalles funéraires³, dont quelques rares exemplaires ont survécu de nos jours dans un état lisible, d'autres présentent une gravure désormais trop usée pour qu'il soit possible d'y distinguer quoi que ce soit.

* Communication présentée le 2 février 2010, cf. *infra* « Bulletin de l'année académique 2008-2009 », p. 301.

1. Je remercie tout d'abord et très chaleureusement M. Dominique Moulis, qui m'a aidée à trouver les dalles et à les étudier sur place, qui m'a fourni accès aux archives des musées de Narbonne, qui a fait prendre les excellentes photos professionnelles des dalles, et qui a toujours été prêt à me chercher des informations. Je remercie aussi très chaleureusement Madame Jacqueline Caille, qui a très généreusement partagé avec moi toutes ses connaissances sur Narbonne médiévale et ses archives, et qui m'a fourni des informations et m'a aussi évité des erreurs. Je remercie aussi très vivement mes collègues et amis Michèle Pradalier, Bernadette et Jean-Pierre Suau, Paul Cockerham, Jerome Bertram, Agnès Dubreil-Arcin, Michelle Fournié, Jean Lepage, André Mècle, Danièle Neirinck, et mon mari Giles Barber, ainsi que Geneviève Durand-Sendrail qui a, une fois encore, si aimablement relu mon texte, l'a corrigé, et en a bien amélioré le style français.

2. Voir Jean ADHÉMAR et G. DORDOR, « Les tombeaux de la Collection Gaignières. Dessins d'archéologie du XVII^e siècle », *Gazette des Beaux-Arts*, LXXXIV (1974), p. 3-192 ; LXXXVIII (1976), p. 3-198 ; XC (1977), p. 3-76 : voir les numéros 251 : Guillaume de Broue, mort en 1257 ; 403 : Pierre de Montbrun, mort en 1286 ; 726 : Bernard de Fargues, mort en 1341 ; 861 : Pierre de la Jugie, mort en 1375 ; 1436 : Guillaume Briçonnet, mort en 1514. Voir aussi l'excellente étude surtout des tombeaux de Bernard de Fargues et Pierre de la Jugie de Michèle PRADALIER-SCHLUMBERGER, *Toulouse et le Languedoc : la sculpture gothique, XIII^e et XIV^e siècles*, Toulouse, Presses universitaires du Mirail, 1998.

3. Ce n'est qu'au XVIII^e siècle que ces dalles ont disparu : voir Louis NARBONNE, *La cathédrale Saint-Just de Narbonne : guide historique, archéologique et descriptif*, Narbonne, 1901, p. 52. « Le pavage du chœur en 1768 fit disparaître les dalles gravées qui marquaient les sépultures. Ainsi disparurent les inscriptions funéraires d'un certain nombre de personnages, grands archidiacres, archidiacres et dignitaires de l'église. Il en fut de même dans les bas-côtés du chœur. »

Dalles de la chapelle Saint-Pierre de la cathédrale Saint-Just-et-Saint-Pasteur de Narbonne

Trois dalles au moins partiellement lisibles se trouvent dans la chapelle Saint-Pierre de la cathédrale Saint-Just-et-Saint-Pasteur. Situées en rang devant l'autel, elles sont grandes et très usées. Toutes les trois montrent le défunt aligné ouest-est, vers l'autel, les pieds en bas, position normale au Moyen Âge et plus tard⁴. On peut se rappeler que le tombeau de l'archevêque Pierre de Montbrun (mort en 1286) se trouvait autrefois dans cette chapelle, que lui-même avait fait bâtir ; son épitaphe sur une plaque murale s'y trouve toujours⁵.



FIG. 1. DALLE D'UN RELIGIEUX, chapelle Saint-Pierre, Cathédrale de Narbonne. Cliché Lisa Barber.

1. La première dalle plate, large de 154 cm, longue de 269 cm, montre un religieux en vêtements ecclésiastiques, les mains en prière (fig. 1). Il est debout (ou couché) sous un arc trilobé, avec un gâble au-dessus où est logé un trilobe, et aux côtés des piliers, ornés aussi de trilobes étirés et terminés en pinacles. Le style rappelle celui du tombeau de Pierre de la Jugie qui est tout proche⁶, et on est donc tenté de dater cette dalle du XIV^e siècle. Une bande extérieure de pourtour (large de 7 cm) est visible, avec des lettres hautes de 4 cm environ, mais l'inscription est illisible, piétinée et effacée au long des siècles comme l'image du défunt. On voit pourtant clairement la méridienne (fig. 2), dessinée au XVIII^e siècle, qui passe par l'extrémité de cette dalle, venant de droite, ayant traversé en diagonale la dalle à côté, du haut à droite du centre, vers le milieu à gauche⁷.

2. La deuxième dalle (fig. 3) est encore plus usée que l'autre ; la partie basse est protégée aujourd'hui par un couvercle. Elle mesure 146 cm de large et 261 cm de haut, et on distingue une bande d'inscription de 9 cm et les traces de lettres d'environ 5,5 cm de haut. Du défunt on ne distingue que des plis de vêtements, bien différents de ceux de l'autre défunt : ils tombent ici en ligne droite, tandis que les vêtements dessinés sur la première dalle sont beaucoup plus amples et plus compliqués. On notera un détail intéressant de cette deuxième dalle : les traces de

quatre écussons et de trois clous dans les trois coins qui les auraient fixés dans le marbre. Les écussons étaient probablement en cuivre ; et les plaques de cuivre qui ornaient autrefois de nombreuses dalles étaient presque toujours fixées au moyen de clous. Sans écusson et donc sans armoiries, et l'inscription étant tout à fait illisible, on ne peut rien savoir du défunt. Il est possible cependant que cette dalle ou la précédente soit celle qui commémorait

4. Quand sonnera la trompette au Jour du Jugement, le mort se relèvera et regardera immédiatement vers l'est ; pendant l'attente de ce jour, il sera aligné pendant la messe avec les fidèles vivants, tout le monde regardant l'autel situé à l'est. Voir Philip RAHTZ, « Grave Orientation », *The Archaeological Journal*, 135 (1978), p. 1-14.

5. Voir Louis NARBONNE, *La cathédrale Saint-Just de Narbonne : guide historique, archéologique et descriptif*, Narbonne, 1901, p. 134-135. L'étude a été d'abord publiée dans le *Bulletin de la Commission archéologique de Narbonne*, entre 1890 et 1901 (tomes IV à VI).

6. Michèle PRADALIER-SCHLUMBERGER, « Le tombeau du cardinal Pierre de la Jugie à Narbonne », *Narbonne : archéologie et histoire : 45^e Congrès de la Fédération historique du Languedoc méditerranéen et du Roussillon*. Narbonne, 14-16 avril 1972, Montpellier, 1973, II, p. 271-288.

7. Voir Bernard J.J.H. BONNERY, « La méridienne de la cathédrale Saint-Just et Saint-Pasteur à Narbonne », *Bulletin de la société scientifique, historique et archéologique de la Corrèze*, vol. 127, 2005, p. 273-275 ; L. NARBONNE, *La cathédrale Saint-Just...*, p. 57, fournit aussi l'information que la ligne « fut tracée par M. Amadou, géomètre, ancien membre du conseil de fabrique de Saint-Just ».



FIG. 2. MÉRIDIANNE DU XVIII^e SIÈCLE tracée sur la dalle de la chapelle Saint-Pierre.
Cliché Lisa Barber.



FIG. 3. AUTRE DALLE de la chapelle Saint-Pierre, avec traces d'écussons.
Cliché Lisa Barber.



FIG. 4. DALLE D'UN CHANOINE, chapelle Saint-Pierre, cathédrale de Narbonne. Cliché Lisa Barber.



FIG. 5. DALLE DU XVII^e SIÈCLE insérée dans une dalle médiévale de la chapelle Saint-Pierre, cathédrale de Narbonne. Cliché Lisa Barber.

Guillelmus Normandi, mort en 1306, et certainement enseveli quelque part dans cette chapelle⁸.

3. La troisième dalle, qui mesure 93 cm de large sur 223 cm de long, est mieux conservée, et on reconnaît bien, à ses vêtements, un ecclésiastique⁹ (fig. 4). Il est placé sous un arc, mais cette partie est presque complètement effacée et comme éléments architecturaux on ne voit que les colonnes des côtés, difficiles à dater. Le défunt est probablement un chanoine, dont on distingue l'aumusse sur la tête, l'aube et la chasuble à amples plis, le manipule sur le bras gauche. Ses mains sont jointes en prière. On trouve quelques ressemblances stylistiques entre cette dalle et la première décrite ci-dessus, suffisantes peut-être pour imaginer une même provenance et une datation semblable. L'inscription, sur une bande de pourtour large de 6,5 cm et avec des lettres majuscules de 4,5 cm de haut, est partiellement lisible et les mots sont ponctués de trois points verticaux :

CC : XXXXII /
 ETI .. MENSIS : IUN ... IT : E... P : SITADERII : /
 DOM /
 E...AT IN PACE¹⁰

Dans les deux coins inférieurs, on distingue un petit écusson avec armoiries, trop usées pour être déchiffrées. Le manque de respect pour ces dalles funéraires date évidemment au moins du XVII^e siècle, car une autre petite dalle, à

8. *Histoire générale de Languedoc*, t. VIII, col. 222 : « VIII kal. augusti, anno domini MCCCVI, obiit Guillelmus Normandi helemosinarius, et jacet coram capella Sancti Petri. In cuius anniversario helemosinarius debet dare beneficiatis istius ecclesie VI den., et habet missam ». Pour l'archidiacre majeur Jacobus de Normanni, mort en 1310, et peut-être de la même famille, voir J. CAILLE, « La paroisse cathédrale de Narbonne », dans *L'Archevêché de Narbonne au Moyen Âge*, éd. Michelle FOURNIÉ et Daniel LE BLÉVEC, Toulouse : CNRS et Université de Toulouse-Le Mirail, 2008, p. 91-131 (p. 125), et A.M. Narbonne, GG 1734.

9. Louis NARBONNE, *La cathédrale Saint-Just*, dans son chapitre V, p. 118-159, *Les sépultures*, p. 136, a cru y voir une femme, se basant sur l'aumusse qu'il voyait comme la coiffure sans doute.

10. Cette transcription est très incertaine et à réviser.

inscription seule, a été insérée dans celle-ci, sur la partie basse ; on y lit clairement (abréviations résolues) : « *Hic iacet dominus magister Petrus Bertellier, canonicus huius ecclesie, qui obiit V Iunii MDCLXIX ; requiescat in pace* » (fig. 5).

Louis Narbonne, le grand historien de la cathédrale de Narbonne au XIX^e siècle, a bien remarqué : « Il est regrettable que l'on n'ait pas recueilli plus tôt les inscriptions et les dessins de ces pierres tumulaires ; encore quelques années, et il ne restera plus rien »¹¹. Un peu plus de cent ans plus tard, la situation n'est peut-être pas si grave qu'il le craignait, mais ceci est sans doute dû au fait que des chaises, des bancs ainsi que des protections du sol sont placés dans cette chapelle, évitant le piétinement des fidèles et des touristes. Ailleurs dans la cathédrale, d'autres dalles funéraires sont repérables mais sont devenues totalement illisibles : dans le chœur liturgique, dans les autres chapelles, dans le déambulatoire, et dans le chœur des chanoines¹². Pour la plupart d'entre elles, nous n'avons aucune information, l'histoire artistique est perdue à jamais. On sait pourtant qu'au XVII^e siècle on continuait de commémorer les archevêques en effigie : dans la chapelle axiale se trouvaient les sépultures de deux archevêques du XVII^e siècle, Claude de Rebé (1628-1659) et Pierre de Bonsi (1673-1703), dont une plaque de métal représentait l'effigie et une autre contenait l'épitaque¹³.

4. Un archevêque, XIII^e siècle, dalle exposée dans la salle du premier étage du donjon de Gilles Aycelin (fig. 6).



FIG. 6. DALLE D'UN ARCHEVÊQUE DE NARBONNE.
Cliché Dominique Moulis.

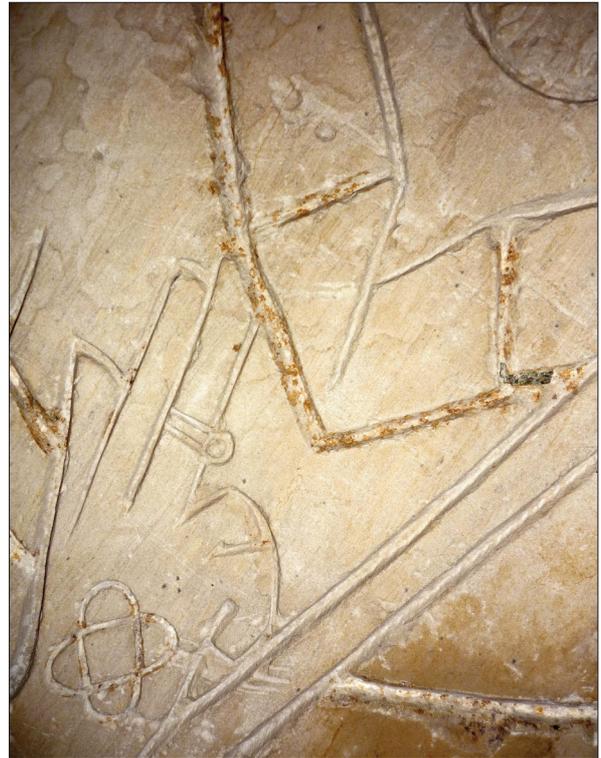


FIG. 7. TRACES DE MATIÈRE COLORÉE dans les lignes gravées de la dalle de l'archevêque. Cliché Lisa Barber.

11. L. NARBONNE, *La cathédrale...*, p. 136.

12. L. NARBONNE (*ibid.* p. 128) note par exemple : « Au devant de la chapelle Sainte-Anne on voit une pierre tombale avec inscription en lettres gothiques presque complètement effacées et représentant une femme debout et les mains jointes » – une dalle qui est aujourd'hui illisible, mais on soupçonne que comme pour la dalle de la chapelle Saint-Pierre, ce n'était pas une femme mais un chanoine portant l'aumusse sur sa tête.

13. Informations de M. Dominique Moulis, qui voit bien la possibilité que l'habitude à Narbonne était de préparer une dalle avec effigie ainsi qu'une épitaque sur une plaque murale séparément ; mais il remarque très justement que ces sépultures sont bien trop tardives pour qu'on puisse en déduire qu'au Moyen Âge, on procédait de la même façon. Voir aussi la communication de l'abbé MALBEC, *Bulletin de la Commission archéologique de Narbonne*, XXI, 1^{ère} partie (1943), p. lxxix-lxxxii.

Cette dalle, fragmentaire, est probablement la plus ancienne, mais elle est difficile à dater exactement, étant donné l'absence d'inscription et d'éléments détaillés architecturaux de la gravure. Cependant, Greenhill, qui l'a vue (ou qui en a peut-être vu une photo), l'a placée au milieu du XIII^e siècle, ce qui paraît se confirmer¹⁴.

Elle est de calcaire blanc, fin et dur, et le fragment restant mesure 44 cm de large, 117 cm de long, et son épaisseur à l'origine était de 30 cm ; mais un des côtés a été taillé et arrondi, en réduisant l'épaisseur à 11 cm de ce côté, afin de l'insérer dans un espace prévu. Ce remaniement a aussi réduit la dalle à un fragment, dont manque totalement la partie basse ; les deux côtés sont visiblement incomplets, et le haut de la dalle paraît si bizarre que là aussi on en a probablement perdu une partie : un trait horizontal est lourdement gravé au-dessus de l'arc brisé, coupant cette section du reste de la dalle, qui reste en blanc – esthétiquement, c'est un manque d'équilibre, mais sans le bas ni les côtés, on ne peut pas vraiment en juger¹⁵.

Cette dalle est aujourd'hui dans la salle du premier étage du donjon de Gilles Aycelin, où elle a été placée au printemps 1976 par M. André Mècle, maire-adjoint chargé des affaires culturelles, qui avait fait réaménager les salles de cette tour et qui, pour les « meubler », avait déménagé plusieurs éléments du Musée lapidaire¹⁶. Elle a été retrouvée au tout début de l'année 1951, lors des travaux d'aménagement de l'ancienne chapelle de la Madeleine en salle du Musée archéologique. Sa découverte a été annoncée à la Commission archéologique de Narbonne à la séance du mardi 13 février¹⁷ :

« Le Secrétaire donne lecture d'une lettre adressée le 15 janvier par M. Philippe Hélène¹⁸ à la Commission archéologique pour l'informer que les travaux d'aménagement de la chapelle gothique de la Madeleine, en vue de son affectation au Musée archéologique, ont permis de constater que l'un des montants intérieurs de la porte romane incluse dans le mur nord de l'édifice est constitué par un fragment rapporté de tombe plate du XIII^e siècle, provenant probablement de la sépulture ruinée d'un archevêque de Narbonne. »

Le procès verbal continue avec une controverse : fallait-il laisser cette dalle en place ou la retirer ? On y apprend que la dalle était posée à l'envers, ce qui est toujours évident aujourd'hui, car la coloration noircie du côté arrondi derrière, ainsi que des traces de décoloration tout le long de la dalle sur une largeur de 10 cm de ce côté et nettement délimitées, révèlent l'insertion de la dalle horizontalement sur son côté à l'envers ; presque toute la section gravée a été cachée, enfouie parmi d'autres pierres. C'est ce qui a préservé la gravure, nette et claire. Des traces de mortier sont évidentes aussi sur l'autre côté, où la dalle avait été fixée et scellée en place.

Nous n'avons maintenant que le haut du personnage, un dignitaire religieux, mitré, sans doute un archevêque de Narbonne, très probablement du XIII^e siècle, dont le tombeau se serait trouvé dans l'ancienne cathédrale dite « carolingienne ». Mais il n'y a aucune inscription pour nous guider davantage.

L'archevêque est représenté dans une niche en arc brisé ; à senestre, sous cet arc, on voit le début d'une colonne qui descend d'un petit chapiteau à chanfrein dont la partie inférieure est moulurée ; la colonne n'est pas dessinée avec une exactitude architecturale, elle tire un peu à gauche. À dextre, la dalle est brisée et la colonne manque. L'archevêque est barbu, ses cheveux sont assez abondants et descendent jusqu'aux oreilles. Ses traits sont clairement et fortement dessinés : un grand nez aux narines saillantes, la bouche ouverte mais un peu cachée par la barbe, les yeux ouverts et qui nous regardent. Il porte ses vêtements pontificaux, et on distingue l'aube, l'amict, et la chasuble qui tombe en plis, ainsi que le manipule. Il porte aussi le pallium, insigne distinctif d'un archevêque, dont

14. F. A. GREENHILL, *Incised Effigial Slabs : A study of engraved stone memorials in Latin Christendom, c. 1100 to c. 1700*, 2 vol., London : Faber & Faber, 1976, p. 84.

15. Une autre ligne très fine et peu profonde est dessinée horizontalement à une distance de 30 cm sous le trait au-dessus de l'arc ; elle est très exactement gravée à distance égale mais sa fonction n'est pas claire : si on avait l'effigie entière, on verrait si par exemple elle marquait une division en trois de la hauteur du personnage, pour assurer l'équilibre du dessin.

16. Informations fournies par M. André Mècle, que je remercie vivement.

17. *Bulletin de la Commission archéologique de Narbonne*, années 1951-1952, t. XXIII (1^{ère} partie), Narbonne, 1953, séance du mardi 13 février 1951, p. xl-xlii.

18. Conservateur du Musée archéologique de Narbonne, nommé le 28 novembre 1950, donc depuis un peu plus d'un mois seulement.

on distingue clairement les croix. La dalle étant fragmentaire, on ne voit pas la partie basse des vêtements, ni les pieds. Sur la tête, il porte une mitre assez naïvement dessinée. De la main gauche, il tient sa crosse épiscopale, dont la volute, tournée vers l'extérieur, est ornée d'une grande feuille de chêne. De sa main droite, il bénit : les doigts de cette main sont clairement gravés, et l'index et le médius sont très longs ; on distingue son anneau pastoral au médius, et il porte sûrement des gants, car on en voit la décoration sur le revers de cette main, peut-être une fleur brodée ou plus probablement une pierre précieuse, car les gants d'évêques étaient souvent embellis de rubis, émeraudes ou autres pierres. À côté de lui, à sa droite, une croix tréflée est figurée. Cette croix aurait été portée non par lui mais devant lui par un autre ecclésiastique, lors des processions, et était placée sur l'autel pendant qu'on chantait la messe.

Dans les lignes gravées, à plusieurs endroits, on voit clairement des restes brunâtres tirant vers le rouge foncé (fig. 7) : il s'agit évidemment des restes d'un produit coulé dans ces lignes pour les colorer. Un autre élément du décor primitif de la dalle est révélé par la présence de trois petits creux ronds dans la pierre au niveau du haut du triangle de la mitre. Ces creux sont peu profonds, mais nettement de forme triangulaire et ont été creusés délibérément. Au-dessus, la pierre est comme « froissée » ; on a la nette impression que quelque chose en a été arraché. Le dessin de la mitre, qui paraît si naïf, doit donc être imaginé comme un simple fond sur lequel d'autres éléments de décor auraient pu figurer.

Si on cherche à identifier cet archevêque, il faut passer en revue tous les archevêques du XIII^e siècle. Parmi eux, on peut exclure ceux dont on connaît déjà le tombeau, donc Guillaume de la Broue (mort en 1257), et Pierre de Montbrun (mort en 1286). Reste Arnaud Amalric (mort en 1225, à Fontfroide, où il a probablement été enterré, et cette date paraît trop précoce pour le style et le type de dalle), Pierre Amiel, mort en 1245 mais enseveli dans l'église Sainte-Marie de Cassiano, Guy de Foulques (devenu le pape Clément IV et mort à Viterbe). On finit avec Jacques de Nigri (mort en 1259), et Maurin, mort en 1272, tous les deux enterrés dans l'ancienne cathédrale. L'archevêque Maurin est mort trois mois après avoir posé la première pierre de la nouvelle cathédrale. Serait-ce lui ? ou plutôt l'archevêque Jacques, qui ne régna que très peu de temps (1257 ou 1258 à 1259) ? Serait-il possible d'identifier avec certitude lequel des archevêques candidats est commémoré sur cette dalle ?

Une datation au XIII^e siècle s'impose (et ceux qui ont découvert la dalle en 1951 l'ont bien compris) d'après le style et d'après sa position dans la porte romane insérée au premier étage dans le mur nord de la tour de la Madeleine. La chapelle gothique de la Madeleine est datable d'après une inscription dédicatoire de 1273 et d'après les peintures murales où figurent les armoiries de l'archevêque Pierre de Montbrun. Mais l'insertion de la porte romane date probablement du XIV^e siècle, d'après le style des éléments architecturaux qui l'entourent : « le rouleau d'archivolte, taillé dans du calcaire, qui entoure l'extrados de l'arc évoque plutôt le XIV^e siècle, et le style plastique des bustes de femmes drapées, placées à sa retombée, paraît le confirmer »¹⁹. La cathédrale gothique actuelle, qui a remplacé celle dite « carolingienne », a été construite entre 1272, quand la première pierre fut posée, et 1332, quand le chœur fut achevé (cette cathédrale n'a jamais été terminée) ; la démolition de l'ancienne cathédrale était achevée au plus tard en 1349²⁰. La dalle funéraire de l'archevêque, réutilisée au plus tard au XIV^e siècle dans l'insertion de la porte romane, n'a donc pas pu se trouver dans la nouvelle cathédrale (car elle y serait restée et n'aurait pas été disponible en pièce de remploi) ; elle doit provenir de l'ancienne cathédrale, dont provient probablement aussi la porte romane.

5. Nicolas de Montmorillon, mort en 1279 (fig. 8). Numéro d'enregistrement 33.1.1. N° provisoire 1786.

Dans la chapelle sud de l'avant-chœur de l'église Notre-Dame de Lamourguier se trouve la dalle d'un dominicain, avec inscription, mais le nom du défunt ainsi que la date du décès y manquent, car les coins supérieur droit et inférieur gauche sont brisés. Pourtant, l'inscription présente suffisamment d'éléments pour permettre une identification.

19. Dominique MOULIS, « L'inscription funéraire réemployée dans le portail de la Madeleine » (fiche des Musées de Narbonne), qui se rapporte à une dalle en marbre, découverte en 1995, en remploi dans le même portail roman, avec inscription latine et datant probablement de la seconde moitié du IV^e siècle.

20. Voir J. CAILLE, « La paroisse cathédrale de Narbonne », p. 100.

La dalle mesure 89 cm de large, 212 cm de long et a une épaisseur de 22 cm ; la marge pour l'inscription est large de 8 cm et les lettres mesurent 4,5 ou 5 cm en hauteur. Les mots sont séparés par trois points verticaux. L'inscription est usée ; elle est en lettres gothiques et commence au coin supérieur dextre. Ce qui reste nous raconte un drame :

HIC IACET / QUI OBIIT IN CATHEDRA DU[M] LEGEBAT CANONICIS IN ECCL[ESI]A
CATHEDRALI / NARBONE AN[N]O... / ... ASCENSIONIS D[OMI]NI NOSTRI IHS XPI CUI EST
HONOR ET G[LO]R[I]A



FIG. 8. DALLE DE NICOLAS DE MONTMORILLON.
Cliché Jean-Marc Colombier.

Cette inscription commémorant la mort survenue pendant qu'il « lisait » aux chanoines dans la cathédrale de Narbonne nous a permis d'identifier le défunt comme le prieur Nicolas de Montmorillon et donc de dater approximativement sa dalle funéraire, car Bernard Gui rapporte cette même histoire à propos de sa mort, et nous fournit heureusement aussi des détails sur sa carrière à Limoges, ses études et son enseignement à Montpellier, Toulouse et Bordeaux :

Septimus prior fr. Nycholaus de Monte Maurilii, sic cognominatus, erat tamen Lemovicensis dyocesis origine. Successit fr. Stephano de Salanhaco, vir suavis moribus et optime litteratus. Fuit prior anno quasi dimidio, fuit autem absolutus ibidem a priore provinciali fr. Petro de Valetica, a.D. MCCLXXI, post Natale Domini. Hic multis annis rexit et tenuit studium generale in Montepessulano ac studium Tholosanum sollempniter et honorabiliter utrobique, et in Burdegalis, in conv. vero Lemovicensi legit et docuit plus quam XV annis. Tandem, legens canonicis in sede cathedralis ecclesie Narbonensis, in cathedra more doctoris sedens, et cum mirabili fervore et devotione exponens illud Eccli. xxiv : « Quasi cedrus exaltata sum in Libano » etc., de sapientia increata et de natura humana in Christo et de Virgine beata, dulciter et quasi imperceptibiliter cunctis astantibus sibi feliciter in Domino obdormivit feria VI ante Ascensionem Domini, de mane, quod fuit III non. Maii a.D. MCCLXXIX. Et sic assumpsit eum Deus in officio in quo placuerat ei, sicut sepe audivi a plerisque, et specialiter a fr. Hugone de Rofinaco de conv. Brivensi, qui socius eius erat, et presens fuit et vidit et audivit. Sepultus est Narbone in claustro fratrum, ante hostium capituli.²¹

Voilà donc les détails du texte qu'il lisait, la date exacte, et les précieuses informations sur le lieu exact de sa sépulture, dans le cloître et devant la porte du chapitre.

21. Père A. AMARGIER, O.P. éd., *Bernardus Guidonis De fundatione et prioribus conventuum provinciarum tolosanae et provinciae ordinis praedicatorum*, (Rome, 1961), p. 62-63.

Cette dalle a été longtemps oubliée après sa découverte. Elle fut retrouvée le 19 juillet 1933, à quatre mètres de profondeur dans une tranchée ouverte rue Lazare-Carnot²², à 30 m du boulevard du D^r Ferroul, à l'emplacement de l'ancien couvent des Frères Prêcheurs, hors des murs du quartier du Bourg. Ce couvent fut abandonné et démoli au début du XVI^e siècle, lors de la construction de l'enceinte de la ville, quand les frères ont dû construire un nouveau couvent *intra muros*²³. Cette nouvelle construction a réutilisé un grand nombre de pierres et autres « dépouilles » de l'ancien couvent, mais pour une raison ignorée, cette dalle et les autres éléments trouvés en même temps furent évidemment abandonnés sur place.

Leur découverte a été annoncée à la Commission archéologique le 7 septembre 1933²⁴. Mais l'intérêt de cette dalle a été occulté par la mise au jour au même endroit de la statue funéraire d'Algayette, épouse d'Amalric de Pérignan, morte en 1274 n.s.²⁵. Cette statue géante se trouve aujourd'hui dans la boutique de la Cathédrale et du Palais des Évêques de Narbonne, bien inaccessible à la vue derrière des pancartes publicitaires, mais elle a suscité et avec raison beaucoup d'admiration, d'intérêt et de recherches, surtout de Michèle Pradalier dans son excellent ouvrage sur la sculpture gothique de notre région²⁶. Le pauvre dominicain anonyme retrouvé en même temps qu'Algayette, relégué dans un coin obscur du Musée lapidaire, n'a jamais retenu l'attention, et personne jusqu'ici n'avait même cherché à savoir son nom.

Les conditions actuelles de conservation et de présentation de la dalle ne sont pas bonnes, et elle est très mal logée dans un coin d'une chapelle de l'église Lamourguier, dont les murs s'effritent en laissant tomber fragments et poussière de pierre qui la recouvrent, ainsi que d'autres installées dans cette même chapelle. Après un bon brossage pourtant, effectué par Dominique Moulis lors de ma deuxième visite, les traits du personnage ainsi que le décor architectural et l'inscription sont devenus bien lisibles. Il ne reste malheureusement que fort peu du dessin des vêtements du personnage, car leur représentation a été effectuée en creusant l'espace approprié dans la dalle et en le remplissant d'un matériau de couleur contrastée (plâtre, ciment, ou mastic, probablement) qui a disparu depuis, en laissant un espace vide²⁷.

Frère Nicolas est placé sous une arcature gothique. Des crochets ou fleurons stylisés sont placés sur les rampants de l'arc, d'une forme très curieuse, en boules, comme certains feuillages sur les chapiteaux cisterciens de la première moitié du XIII^e siècle. L'arc polylobé d'une forme rayonnante est surmonté par un gâble très ouvert, surmonté lui-même par un fleuron ou bouquet central formé de deux palmettes accolées. L'arcature repose sur un chapiteau de chaque côté, sans décoration, et les chapiteaux reposent chacun sur un faisceau de colonnettes minces qui descendent tout le long de chaque côté de l'effigie.

L'effigie présente un caractère très raide. Les cheveux sont courts, les traits du visage sont dessinés clairement, les yeux paraissent fermés. Les mains sont croisées sur la poitrine, non pas jointes en prière²⁸. On reconnaît très bien un dominicain²⁹, car dans l'espace creusé on distingue la forme de la chape avec sa capuche, qui auraient été

22. Aujourd'hui rue Baptiste-Limouzi.

23. Voir surtout J. CAILLE, « Les ordres mendiants à Narbonne des origines à la fin du Moyen Âge », *Le ciel sur terre : dévotions, église et religion au Moyen Âge. Mélanges en l'honneur de Michelle Fournier*, CNRS - Université de Toulouse-Le Mirail, 2008, p. 165-209 (en particulier p. 166-173 et 185-188).

24. *Bulletin de la Commission archéologique de Narbonne*, t. XVIII, 3^e partie, années 1933-1935, p. ccxxii, et p. ccxcix-ccci.

25. Voir aussi J. CAILLE, « Les ordres mendiants à Narbonne, des origines à la fin du Moyen Âge », p. 187-188 ; J. CAILLE, « Vicomtes et vicomté de Narbonne des origines au début du XIII^e siècle », dans *Vicomtes et vicomtés dans l'Occident médiéval*, éd. Hélène DÉBAX, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, 2008, p. 49.

26. Michèle PRADALIER-SCHLUMBERGER, *Toulouse et le Languedoc : la sculpture gothique, XIII^e et XIV^e siècles*, Toulouse, Presses universitaires du Mirail, 1998, p. 118-120.

27. On note aussi que l'abbé SIGAL qui a examiné et décrit, assez sommairement, la dalle du dominicain lors de sa découverte en 1933 n'a pas compris pourquoi la dalle était dans cet état ; il écrit : « L'ample vêtement qui le recouvre est rendu par un piquetage de la pierre sur lequel se détachent en saillies plates, la tête, vue de face, les deux mains croisées, et les plis du vêtement de dessous ... » (*Registre de l'inventaire des musées de Narbonne*, n° d'enregistrement 33.1.1.). Ce « piquetage de la pierre » servait sans doute à faciliter la bonne prise et l'adhérence des plaques.

28. Paul Cockerham fait observer que cette position des mains se retrouve sur les dalles en Flandres et en Italie bien plus souvent que sur les dalles françaises, signe peut-être d'influences artistiques arrivées à Narbonne à cette époque par l'intermédiaire d'Avignon ?

29. Je remercie le Père Jerome Bertram pour ses précieux conseils à ce sujet.

représentées par des plages noires, la couleur de ces vêtements des Dominicains, et le scapulaire blanc qui se détache de la tunique (de couleur blanche aussi). De ces vêtements, on voit le petit bout du scapulaire sous son menton, l'impression d'un capuce à la tête, les plis centraux de sa tunique, avec un petit enroulement décoratif à la base. Le bas de l'habit forme une série de plis plats au-dessus de ses pieds ; on distingue un pied chaussé dans la forme d'un autre creusement de la pierre (l'autre pied est perdu avec le fragment du coin dextre). Tout le reste a disparu.

Nous espérons faire faire des analyses pour voir si des traces subsistent du matériau qui aurait composé les remplissages disparus, mais les mauvaises conditions dans lesquelles la dalle a survécu³⁰ laissent beaucoup moins d'espoir que les analyses prévues pour la dalle de l'archevêque.

6. Un dominicain anonyme, probablement un prieur, XIII^e-XIV^e siècle, Tournal, *Catalogue...* p. 111, n° 566.

Sur une autre dalle qui provient également du couvent des Jacobins, on voit un style très recherché, et une maîtrise absolue de la technique de gravure sur pierre, liée à une très belle conception artistique. Le personnage est anonyme, et doit le rester, car cette fois la dalle est sans inscription³¹ (fig. 9). On possède quelques détails sur sa provenance, car sa découverte est annoncée à la séance du 1^{er} août 1862 de la Commission archéologique de Narbonne³², et elle a été cataloguée par Tournal dans sa publication deux ans plus tard³³. Retrouvée dans l'église (du



FIG. 9. DALLE D'UN DOMINICAIN. Cliché Jean-Marc Colombier.



FIG. 10. DALLE D'UN DOMINICAIN, DÉTAIL DU LIVRE. Cliché Jean-Marc Colombier.

30. Elle n'a pourtant pas subi les épreuves d'un séjour dans le jardin du Musée, comme la plupart des autres pierres antiques, romaines et médiévales avant leur transfert dans l'église de Lamourguier, car après sa découverte, au mois de septembre 1933, elle a été posée contre la face ouest du bloc 28 dans le Musée lapidaire de l'église Lamourguier (information sur une fiche en carton, avec dessin et informations sommaires, conservés aux archives des musées de Narbonne).

31. L'ouvrage de Bernard Gui cité ci-dessus (*Bernardus Guidonis De fundatione et prioribus...*, éd. A. Amargier), fournit les noms de plusieurs prieurs de Narbonne et la date de leur mort mais, sans informations supplémentaires sur la dalle, il est impossible de faire une identification.

32. Commission archéologique de Narbonne, *Procès-verbaux des séances de 1842 à 1889*, Narbonne, 1944, p. 209.

33. M. TOURNAL, *Catalogue du musée de Narbonne et notes historiques sur cette ville*, Narbonne, 1864, p. 111, n° 566.

xvi^e siècle) des Jacobins de Narbonne, elle a été donnée par les religieuses de la Sainte-Enfance, qui ont pris possession des lieux après la désaffectation de l'église. Placée « provisoirement » en 1862 dans le jardin du Musée, et bien plus tard dans l'église Lamourguier quand celle-ci est devenue Musée lapidaire, elle est maintenant fixée au mur dans la Salle au Pilier du Palais, qui sert actuellement de boutique.

Elle est de marbre gris, et malheureusement fragmentaire, ayant été évidemment retailée pour une réutilisation postérieure, et puis aussi brisée au coin dextre supérieur et en bas. Elle mesure 75 cm de large, 103 cm de haut et son épaisseur est de 12,5 cm³⁴. Le haut de la dalle et les côtés auraient évidemment été primitivement plus larges et, si inscription il y avait au pourtour, celle-ci a disparu.

On ne voit clairement que le visage et les mains du défunt, car non seulement le bas de la dalle manque, mais les parties creuses témoignent que le reste du corps ou plutôt ses vêtements avaient été représentés de la même manière que sur la dalle de Nicolas de Montmorillon, avec une matière de couleur contrastée coulée dans l'espace creusé, et qui a maintenant disparu. Les analyses diront peut-être s'il s'agissait de plomb, de ciment, de peinture, ou de mastic. Des plaques de cuivre sont peu probables, car l'espace creusé aurait dû, en ce cas, être plus profond, et on s'attendrait à repérer des trous, signes de clous, de crampons ou de rivets qui auraient fixé la plaque à la dalle (comme on l'a vu sur la dalle de la cathédrale).

Le personnage représenté doit être un dominicain³⁵, car on distingue bien que l'espace creusé représente la chape avec le capuce, de couleur noire, que portent les dominicains sur leur habit blanc. Le livre qu'il tient à la main est peut-être la règle de l'ordre et indiquerait donc un prêtre. Les traits du visage sont bien dessinés, les yeux et les sourcils, le nez et les narines, la bouche, la lèvre inférieure et le menton un peu saillant, et les joues un peu bombées. Un soin particulier a été apporté à la gravure des cheveux qui descendent à partir de sa tonsure assez abondamment sur son front où ils sont alignés. Plus bas, sa main droite montre avec l'index le haut du livre qu'il tient dans sa main gauche ; le livre est assez gros, on voit bien la reliure, avec trois filets à froid, quatre bosses, et les fermoirs sur deux côtés (fig. 10). Ce style de reliure avec trois fermoirs (ici, le troisième est à imaginer caché sous la main du dominicain) est plutôt italien, ou d'origine italienne, un détail peut-être important et à suivre dans la recherche sur les antécédents et les exemplaires semblables à cette dalle. Gravées aussi sont les manchettes de ses vêtements, mais on n'a que l'espace vide pour imaginer le reste.

C'est la scène qui se joue au-dessus du défunt qui attire attention et admiration (fig. 11). Le dominicain est représenté sous un arc surmonté par un gâble fleuroné dont les rampants sont décorés de fleurons. À l'intérieur du gâble, on voit un trilobe étiré aux formes pincées. De chaque côté est gravé un ange dont les traits se dessinent très clairement, ainsi que les cheveux ondulés. Ils portent de longues et amples tuniques, et ils sont visiblement en mouvement. Leurs grandes ailes s'élèvent au-dessus de leur tête derrière leur dos, leurs bras sont allongés, les genoux sont pliés, un pied sort des plis des tuniques et semble planer dans l'air. L'ange à senestre tient le haut des cordons ou chaînes d'un encensoir de la main droite tandis que sa main gauche vient de pousser la navette qui contient l'encens. L'autre ange élève des deux mains une couronne devant lui : la couronne d'immortalité qu'il offre à l'âme du défunt³⁶. Le motif d'anges thuriféraires est très courant sur les dalles funéraires : en parcourant les images fournies dans les articles de J. Adhémar sur les dessins de la collection Gaignières³⁷, les planches du livre de Greenhill³⁸ ou

34. L'inventaire du musée (acquisition du 1.8.1862, numéro provisoire 4200) donne les dimensions comme 1020 mm x 750 mm x 130 mm.

35. Journal y voyait « un bénédictin » quand il a annoncé la découverte en 1862, mais ce mot a disparu dans la description de son catalogue. Jacqueline Caille note que la proximité de l'église des Jacobins avec le couvent bénédictin de Lamourguier a pu donner cette idée à Tournal. Greenhill a cru y voir un chanoine (II, p. 106), mais l'espace creusé convient mieux à un capuce noir de dominicain qu'à une aumusse. Je remercie chaleureusement le Père Jerome Bertram pour ses conseils précieux à ce sujet.

36. Ou « la couronne de vie » : voir *Apocalypse* II, 10. Voir aussi Saint Paul, 2^e épître à Timothée, IV, 7-8 ; *Proverbes*, IV, 9. (Je remercie vivement Jean-Pierre Suau de ces références).

37. Jean ADHÉMAR et G. DORDOR, « Les tombeaux de la Collection Gaignières. Dessins d'archéologie du XVII^e siècle », *Gazette des Beaux-Arts*, LXXXIV (1974), p. 3-192 ; LXXXVIII (1976), p. 3-198 ; XC (1977), p. 3-76 ; Jean-Bernard de VAIVRE, « Dessins inédits de tombes médiévales bourguignonnes de la collection Gaignières », *Gazette des Beaux-Arts*, 108 (1986), p. 97-122, p. 141-182.

38. F. A. GREENHILL, *Incised Effigial Slabs: A study of engraved stone memorials in Latin Christendom, c. 1100 to c. 1700*, 2 vols, Londres, Faber & Faber, 1976.



FIG. 11. DALLE D'UN DOMINICAIN. Détails des anges.
Cliché Jean-Marc Colombier.

celui de Creeny³⁹, on en trouve maints exemples, mais peu de la qualité artistique de cette dalle de Narbonne. Le motif d'ange avec une couronne est beaucoup plus rare, mais on le retrouve par exemple sur la dalle du médecin Frédéric à Val-Saint-Lambert, datant de la seconde moitié du XIII^e siècle⁴⁰, sur la dalle de Mehus du Chastelier, à Rouen, datant de vers 1280⁴¹, et sur la dalle d'Eudeline de Chaubrant et ses deux filles, à Châlons-sur-Marne, datée de 1338⁴².

Sans inscription, la datation de cette dalle est problématique. Tournal évite la question, ne donne aucun avis sauf à la placer dans son catalogue parmi d'autres sculptures médiévales⁴³. Michèle Pradalier la daterait du premier quart du XIV^e siècle, « à cause du motif du remplage, en trilobe étiré, et du style linéaire des anges (draperie et traits du visage) ». Greenhill, sans explication mais se fondant sur sa profonde connaissance des dalles gravées françaises et européennes, a noté avec point d'interrogation « c. 1260 »⁴⁴. Paul Cockerham tend plutôt vers une datation moins définitive, mais pendant la seconde moitié du XIII^e siècle, en faisant des comparaisons avec les dessins, dans la collection Gaignières, des monuments à Sens⁴⁵, mais notant bien que les styles de Narbonne et du Midi ne peuvent être comparés directement avec ceux du nord de la France⁴⁶.

39. W. F. CREENY, *Illustrations of Incised Slabs on the Continent of Europe from Rubbings and Tracings*, Londres, 1891.

40. Hadrien KOCKEROLS, « Two incised slabs from the Abbey of Val-Saint-Lambert near Liège », *Transactions of the Monumental Brass Society*, XVII.4 (2006), p. 297-314 (p. 305).

41. GREENHILL, I, p. 235 et II, planche 133.

42. CREENY, *Illustrations...*, p. 41.

43. TOURNAL, *Catalogue*, p. 111.

44. GREENHILL, II, p. 106.

45. Voir surtout ADHÉMAR et DORDOR, « Les tombeaux de la Collection Gaignières... », n^{os} 106, 184, 239, 240, 255, 307, 338, 432, 433.

46. Je remercie chaleureusement mes collègues Michèle Pradalier et Paul Cockerham de leurs avis précieux sur cette dalle.

Avant de présenter la septième dalle funéraire, rappelons qu'une autre pierre tombale gravée, datant de 1328, et provenant de l'ancienne église des dominicains, est connue : celle décrite par Alexandre Du Mège dans ses additions et notes à *L'Histoire générale de Languedoc*⁴⁷. La dalle montrait le chevalier Amalric II, vicomte de Narbonne, « armé de toutes pièces ». De l'inscription, Du Mège pouvait encore lire « AMALRICUS / OBIIT ANNO DNI / M.CCC.XXVIII ». Il avait acquis cette pierre en 1821, et décrit le chevalier comme « gravé, ou sculpté en creux », précisant que l'inscription était « tout autour de la figure. ». Cette dalle a malheureusement disparu depuis longtemps, mais je ne vois pas de raison de douter de son existence en 1821. Les Frères-Prêcheurs offraient évidemment un lieu de sépulture préféré par beaucoup d'illustres Narbonnais⁴⁸.

7. Pierre Olardi, 1504

Dans une autre chapelle de l'église Notre-Dame de Lamourguier, du côté nord, est conservée la dalle du médecin Pierre Olardi, retrouvée au XIX^e siècle dans le jardin des Minimes à Narbonne, et offerte au Musée par un M. Renouard. Elle date de 1504 et marque l'apparition d'un style tout à fait nouveau. Tout d'abord, la dalle est carrée et non pas rectangulaire, et elle ne montre que le haut du personnage, jusqu'aux hanches. C'est intentionnellement, évidemment, car l'inscription sur les bords entoure le tout (fig. 12).

La dalle, en calcaire gris, mesure 55 cm de large, 63 cm de haut, et son épaisseur est de 5 cm. La marge où est gravée l'inscription est large de 6 cm ; les lettres, très petites, mesurent environ 3 cm de hauteur.

Pierre Olardi est représenté en costume de docteur, un vêtement plutôt complexe avec un col, des manches assez bouffantes, et une robe à pans. Ses mains sont jointes en prière sur sa poitrine. Deux écussons sont figurés dans les coins supérieurs, de chaque côté de sa tête, mais on n'y trouve pas d'armoiries : à dextre on voit un objet difficile à identifier et à ses côtés les initiales du défunt « P » et « O » ; à senestre une ampoule, soutenue par une main. C'est l'iconographie de l'uroscopie qui apparaît pendant tout le Moyen Âge et plus tard pour indiquer un médecin : il examine les urines d'un malade, comme il le doit d'après les enseignements d'Hippocrate. Cette iconographie persiste jusqu'au XVI^e siècle et est connue sur d'autres dalles funéraires⁴⁹, ainsi que sur bien d'autres représentations artistiques.

La dalle est en partie très usée, le visage du défunt est presque entièrement effacé, peut-être bien à cause d'un remploi quelconque de la dalle dont les traces sont évidentes à cet endroit ; mais l'inscription est pour sa plus grande part lisible : elle commence au coin supérieur gauche, et deux points verticalement posés divisent les mots :

HIC IACET MAG[ISTE]R PETR[US] OLARDI / IN MEDICINA BACCALARI[US] QUI OBIIT / AN[N]O D[OMINI] M^o V^o IIIJ ET DIE .X. ... / MAIJ CUI[US] A[N]I[M]A I[N] PACE REQ[UI]ESCAT. AMEN.



FIG. 12 : DALLE DE PIERRE OLARDI. Cliché Jean-Marc Colombier.

47. Dom C. DE VIC et Dom VAISSETE, *Histoire générale de Languedoc... augmentée... par M. le chevalier Alexandre Du Mège*, t. VII (Toulouse, 1844), « Additions et notes du livre trentième de l'*Histoire de Languedoc* », note 5, p. 45.

48. Voir aussi J. CAILLE, « Les ordres mendiants à Narbonne... », p. 169-170, 186-188.

49. Voir Hadrien KOCKEROLS, « Two incised slabs from the Abbey of Val-Saint-Lambert near Liège », *Transactions of the Monumental Brass Society*, XVII.4 (2006), p. 297-314 (p. 300) ; GREENHILL, *Incised Effigial Slabs*, I, p. 119, et II, pl. 41a.

Cette dalle est décrite par Tournal dans son catalogue du Musée de Narbonne⁵⁰, mais il s'est un peu perdu dans l'identification du médecin. Il voit dans le nom « Olardi » de l'inscription une forme de « Olargue », nom bien connu dans le pays, et note : « Jean d'Olargues, médecin, qui a laissé d'excellents souvenirs dans le canton de Saint-Pons, vivait à peu près à la même époque. » Pourtant, je crois qu'on pourrait identifier avec plus de probabilité ce « *Petrus Olardi, in medicina baccalarius* » avec le médecin *Petrus Hulardi* ou *Huardi* qui fut bachelier en médecine (comme notre défunt) et fut nommé par les consuls comme médecin dans l'Hôpital de la Croix en Cité en 1488 – une date qui correspondrait bien. « *Hulardi* » « *Huardi* » et « *Olardi* » se ressemblent si bien, les deux sont dits « *magister* » et « *baccalarius in medicina* » et il paraît fort probable que ce soit le même homme⁵¹.



FIG. 13 : DALLE DE PIERRE DELORT.
Cliché Jean-Marc Colombier.

8. Petrus de Orto / Pierre Delort, XVI^e siècle. Numéros d'enregistrement au Musée lapidaire : 880.4.1.1 et 880.4.1.2 (n° provisoire 640). Conservée dans la même chapelle que la dalle du dominicain, la chapelle sud de l'avant-chœur, n° 15.

Cette dalle, quand je l'ai vue pour la première fois, servait de table pour quatre fragments de statues, et ce n'est que péniblement avec une torche électrique que je crus distinguer des lignes gravées. Dominique Moulis est venu à mon secours lors de ma deuxième visite⁵², et finalement nous avons pu nous mettre au travail pour déchiffrer l'inscription et l'image. Celle-ci est incomplète, la dalle est cassée en deux morceaux et il y manque un autre fragment, la partie supérieure où aurait figuré la tête du défunt, ainsi que ses mains (fig. 13).

La dalle est en calcaire dur et ses mesures actuelles sont : 73,5 cm de large, 135,5 cm de long côté droit, 170 cm côté gauche ; la section restante de l'effigie a 95 cm de haut, 52 cm de large et de son corps 31 cm. L'épaisseur est de 16 cm. Le champ épigraphique mesure 53 cm de large et 59 cm de haut, et les lettres, entre 3,5 cm et 4 cm de haut, sont des majuscules visiblement modernes.

Sa découverte a été annoncée à la séance du 13 août 1880 de la Commission archéologique⁵³, mais, assez bizarrement, nulle mention n'est faite du dessin gravé. On annonce seulement « une inscription chrétienne », « trouvée dans les fondements de la maison de MM. Félix Dupuy et Louis Laffon, sise à la place Bistan sur l'emplacement de l'ancienne

50. M. TOURNAL, *Catalogue du musée de Narbonne et notes historiques sur cette ville*, Narbonne, 1864, p. 58, n° 226. Sa transcription de l'inscription n'est pas tout à fait exacte.

51. Un « *Petrus Huandi* / *Huandi* » a été repéré par Jacqueline Caille dans son article sur les professions médicales à Narbonne, dont elle a retrouvé mention dans les archives municipales de la ville. J. CAILLE, « Recherches sur les "professions médicales" à Narbonne du XII^e au XV^e siècle (médecins, chirurgiens, barbiers, apothicaires) », *Acta Historica et archaeologica mediaevalia*, 26 (*Homenatge a la Professora Dra. Carme Batlle i Gallart*), Barcelona, 2005, p. 221-241 (p. 239). Le document des archives (A.M. Narbonne, BB, fol. 28v) le nomme deux fois, et en réexaminant le manuscrit, Jacqueline Caille est d'accord avec moi pour lire « *petri huardi* » dans un endroit et « *petri hulardi* » dans l'autre (bien que l'écriture soit telle que « *huandi/hulandi* » reste possible). On note aussi qu'une famille Hulard (*Hulardi* ou *Ularidi*) est déjà connue à Narbonne au XIII^e siècle : voir Michelle FOURNIÉ, « Rixende et le milieu béguin narbonnais à la fin du XIII^e siècle », dans Michelle FOURNIÉ et Daniel LE BLÉVEC, *L'archevêché de Narbonne au moyen âge*, CNRS, Toulouse-Le Mirail, 2008, p. 50.

52. Sans électricité, sans lumière naturelle dans la chapelle, il a fallu tout d'abord chercher des lampes très fortes ainsi que tripodes et rallonges électriques ; après il a enlevé les autres fragments pour les disposer par terre, a cherché balai, brosse et torchons pour bien nettoyer la dalle recouverte de poussière.

53. Commission archéologique de Narbonne, *Procès-verbaux des séances de 1842 à 1889*, Narbonne, 1944, p. 393.

église St-Sébastien »⁵⁴. L'inscription est lue à la séance et notée dans le procès verbal⁵⁵, et il n'y a que quelques petits correctifs à y apporter. La transcription de 1880 révèle que l'inscription était déjà très dégradée, surtout sur les trois premières lignes, et elle est toujours difficilement lisible de nos jours (fig. 14). Elle est placée sur onze lignes préparées, les mots séparés par un seul point médian, qui apparaissent comme s'ils étaient sur le piédestal d'une statue, et dont on voit les piédroits à base moulurée⁵⁶. D'évidence, le graveur a mal calculé la place nécessaire pour le texte qu'il copiait, et il a dû le terminer sur la bordure senestre du piédestal. On remarque aussi que les mots sont quelquefois divisés par une fin de ligne assez inattendue à nos yeux : on a un peu l'impression d'un graveur qui copie les lettres sans grande idée du sens des mots. L'inscription telle que nous la lisons aujourd'hui est :

« ANNO XPO NATO 154 ? / K ?? ??EMBRIS EQ[UI] SERVAN / TISSIMVS IVDEX QVADRA / GENARIVS. NARBONE[NS]IS / PETRVS DE ORTO QVI / EX NOBILI FAMILIA OR / IGINE[M] DVXIT QVONDA[M] / NARBONE SVM[M]JO IN HO / NORE POST MULTA EGR / EGIA FACTA FELICITER FA / TIS CO[N]CESSIT HIC IACET [T]VMV / LO ... VIQ ... DEFVNCTO »



FIG. 14. DALLE DE PIERRE DELORT, l'inscription.
Cliché Jean-Marc Colombier.

54. Cette église, mentionnée dès 1066, a été désaffectée à la Révolution. Transformée en distillerie, elle a fini par être détruite en 1878-1879. Il en subsiste quelques maigres vestiges, sous l'îlot situé entre la place Bistan au sud (actuelle place du Forum) et l'impasse de la Distillerie au nord (information de Dominique Moulis). Voir aussi J. CAILLE, « Les paroisses de Narbonne au Moyen Âge. Origines et développement », *Annales du Midi*, 102 (1990), p. 229-238, p. 230, 232-33, 235, 237.

55. « “ANNO XTO NATO / EQ. SER VAN / TISSIMVS IVDEX QVADRA / GENARIVS. NARBONE IS / PETRVS DE ORTO QVI / EX NOBILI FAMILIA OR / IGINE DVXIT QVONDA / NARBONE SYMO IN HO / NORE POST MULTA EGR / EGIA FACTA FELICITER FA / TIS COCESSIT DIC PACE TVMV”. Sur le flanc gauche, de haut en bas : “LO ... VIQ ... DEFVNCTO” ».

56. Les registres de l'inventaire du musée décrivent très bien le piédestal : « Piédestal rectangulaire dont la partie supérieure, en vue cavalière, est perspectivée avec point de fuite au centre. Sur la face antérieure, inscription latine. »

« L'an depuis la naissance du Christ 154 ?, [...] le très équitable juge de Narbonne (qui a servi l'équité au plus haut degré), qui fut juge pendant quarante ans, Pierre Delort, qui est issu d'une noble famille originaire autrefois de Narbonne, au plus haut honneur, après maintes actions nobles, céda heureusement à la mort, et est enterré ici [...] pour le défunt. »

L'expression « *eq .. servantissimus* » est une citation de Virgile⁵⁷ (*Énéide* II, 426-28), qui l'utilise en épitaphe pour le troyen Rhipeus :

*... cadit et Rhipeus, justissimus unus
Qui fuit in Teucris et servantissimus aequi.
Dis aliter visum.*

Dante (*Par.* XX, 67-69) a repris cette allusion :

*Chi crederebbe, giù nel mondo errante,
che Rifeo troiano in questo tondo
fosse la quinta delle luci sante?*

pour placer le juste Ripheus dans la sphère de Jupiter de son paradis (ce qui a soulevé des controverses, étant donné que Ripheus était de toute évidence païen et né avant Jésus-Christ).

La comparaison de Ripheus avec le juge Pierre Delort de Narbonne indique clairement la réputation dont il a dû jouir pour ses jugements et son respect de l'équité.

L'effigie gravée du défunt le montre vêtu comme il devait l'être à la Cour. Les registres de l'inventaire du musée en donnent une bonne description : « Sur le piédestal, debout entre deux piliers carrés, perspectivés, un personnage vêtu d'une longue houppelande, chaussé de pantoufles, qui présentent leurs pointes en avant, et sont perspectivées. » On peut y ajouter que les larges manches évasées de la houppelande sont disposées en plis de telle façon qu'on peut deviner que le défunt était montré avec les mains jointes en prière, et on dirait plutôt des « souliers » que des « pantoufles », en tout cas des chaussures d'apparat.

En 1880, des recherches faites dans les archives municipales avaient déjà révélé un Pierre Delort, seigneur de Tarailhan et de Lebrettes, juge royal de Narbonne, qui apparaît entre les années 1497 et 1533. Tout ceci se confirme⁵⁸, la date de sa mort dans les années 1540, et sa longue carrière de quarante ans dans la Justice : « *iudex quadragenarius* ».

Conclusions

Tout ceci n'est qu'un début d'étude de ces monuments funéraires. Une question majeure qu'on voudrait résoudre est celle de l'identification des artisans qui ont gravé ces effigies et inscriptions, les ateliers où ils travaillaient et leurs localisations. Il me paraît probable que ce n'était pas à Narbonne même, du moins pour quelques-unes de ces dalles, car on ne trouve nulle part dans les archives mention de « maîtres-tombiers », « tombiers », « marbriers » ou autres désignations de gens de métiers qui auraient pu faire ce travail. Pourtant, des archives subsistent, où l'on trouve des centaines d'autres ouvriers et artisans⁵⁹. Des recherches ont été faites par

57. Je dois cette observation à Bernadette Suau qui a heureusement trouvé que les mots venaient de l'*Énéide* de Virgile.

58. G. MOUYNES, *Inventaire des archives communales antérieures à 1790*, Narbonne, 1877, *Série AA*, p. 81 (AA 104, f. 4v, date de 1497) ; p. 14 (AA 64, date de 1498) ; p. 81-82 (AA 104, f. 6, date de 1499) ; p. 54 (AA 101, f. 174v, date de 1501) ; p. 164 (AA 112, f. 29, date de 1504) ; p. 162 (AA 112, f. 9, date de 1521 mais référence à une date antérieure) ; *Série BB II*, p. 482 (BB 56, f. 14v, date de 1533) ; p. 483 (BB 56, f. 19v, date de 1533). Voir aussi sur Pierre Delort, sa famille (*alias* Razeire) et leurs biens fonciers : G. LARGUIER, *Le drap et le grain en Languedoc. Narbonne et Narbonnais (1300-1789)*, Perpignan, 1996, 3 tomes, I, p. 331 et II p. 699-701.

59. Par exemple dans les livres du clavaire aux A.M. de Narbonne série CC, pour les années 1376 (CC 2382), 1470 (CC 2379), etc.

Michèle Pradalier⁶⁰, Jacqueline Caille, Paul Cayla⁶¹ et bien d'autres. En l'absence de mention, est-il probable que ces dalles funéraires aient été commandées d'ailleurs ? Pourtant, au début du XIV^e siècle, pendant la construction de la nouvelle cathédrale, le sculpteur Jacques de Faveran (ou Fauran ou de Favereau) dirigeait un atelier à Narbonne, chargé de tous les travaux⁶². D'autres lui succédèrent, dont on connaît surtout le tombeau magnifique de Pierre de la Jugie⁶³. Était-ce dans ces mêmes ateliers que les plates-tombes de la cathédrale et de l'église des Jacobins furent produites ? Les techniques ne sont pas identiques, mais maçons et sculpteurs auraient bien été capables de s'adapter au travail de gravure nécessaire. Je reviens à ce que j'ai constaté au début de cette communication, à savoir que chaque dalle est différente, à part deux dans la chapelle Saint-Pierre de la cathédrale qui se ressemblent (mais ne sont pas du tout identiques). Même si ces dalles ont été gravées à Narbonne, il faut regarder ailleurs pour les modèles. Les contacts ecclésiastiques, commerciaux, littéraires, artistiques à travers les siècles entre prélats, religieux et laïques de Narbonne et d'autres villes de France, d'Espagne et d'Italie étaient nombreux, et il faut peut-être chercher des ressemblances stylistiques loin de Narbonne. Deux questions se posent donc, l'influence stylistique (modèles à suivre, cartons ou pochoirs qui voyageaient) et le lieu de travail. Pour ce dernier, bien plus tard, en 1643, on trouve mention d'un contrat pour des pierres d'autel passé avec Antoine Catusse et Georges Bessière, « maîtres marbriers » de Saint-Pons de Thomières⁶⁴. Y avait-il des ateliers de marbriers là-bas au XIII^e, XIV^e, et jusqu'au XVI^e siècle ? L'identification des carrières d'où ont été extraites les pierres serait bien sûr le meilleur indice à suivre.

Des analyses pourront nous renseigner sur les matières utilisées pour colorer les images gravées et taillées en creux. La recherche en archives n'a que débuté et on aimerait trouver (il ne faut jamais désespérer !), outre des mentions d'ouvriers ou artisans qui auraient pu tailler et graver ce type de dalles, des testaments où de telles dalles – sinon celles-ci précisément – sont ordonnées ou prévues par un défunt, ou encore des comptes financiers où le coût d'une dalle serait noté. Ces dalles mériteraient aussi des études stylistiques et artistiques par les spécialistes de l'histoire de l'art.

60. Michèle PRADALIER-SCHLUMBERGER, *Toulouse et le Languedoc : la sculpture gothique, XIII^e et XIV^e siècles*, Toulouse, Presses universitaires du Mirail, 1998, p. 264, 275-281, 323, 331.

61. Paul CAYLA, « Nouveaux aspects de Narbonne au cours du premier tiers du XIV^e siècle », *Bulletin de la commission archéologique de Narbonne*, XXV, 1959-1960, I^{ère} partie (1961), p. 26-46 ; voir à la page 35 une liste de divers gens de métiers.

62. M. PRADALIER-SCHLUMBERGER, *Toulouse et le Languedoc...*, p. 282 ; *Dictionnaire des sculpteurs français du Moyen Âge*, sous la direction de Michèle BEAULIEU et Victor BEYER, Paris, Picard, 1992, p. 278.

63. M. PRADALIER-SCHLUMBERGER, *Toulouse et le Languedoc...*, p. 275-326 ; voir aussi ses notes bibliographiques pour les études antérieures d'autres chercheurs.

64. L. NARBONNE, *La cathédrale ...*, p. 273-274.